

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



P O E S I E .

EPIGRAMME.

Lucas de son vieux père a revêtu les armes,
 Mais le fusil éclate, il git mort ou blessé,
 Le père accourt alors, les yeux remplis de larmes :
 Mon beau fusil, dit-il, te voilà donc brisé !

LES ENFANTS DE LA CAMPAGNE.

Que vous êtes heureux, enfants de nos campagnes,
 Que votre vie a de douceurs !
 Aimez, aimez toujours vos forêts, vos montagnes
 Et vos champs émaillés de fleurs.
 Vous ignorez encor les chansons doucereuses
 Dont retentissent les palais.
 Mais vous avez bien mieux : les voix harmonieuses
 Des rossignols dans les guérets.

Votre paisible aspect et m'impose et m'enchanté,
 Votre regard plein de candeur,
 Reflet mystérieux d'une âme toute aimante
 Dès longtemps captive mon cœur.
 Vous êtes étrangers à ce vain artifice
 Dont s'enorgueillit la cité,
 Ah ! puissiez-vous garder loin des sentiers du vice
 Cette noble simplicité !

Ne venez donc jamais dans le sein de nos villes
 Qui terniraient votre blancheur ;
 Dieu vous défend l'oubli des champêtres asiles
 Où l'on garde l'antique honneur ;
 Non, ne demandez pas à connaître le monde,
 Ses attraits et ses vains desirs,
 Vous perdriez, dès lors, de votre paix pro'on
 Les inalterables plaisirs.

M.

VISITE PASTORALE DANS LES CANTONS DE L'EST.

ACROSTICHE.

Sa visite est un gage et de paix et de joie,
 Accourons, hâtons nous, applanissons la voie !.....

Montez, canons puissants, grondez, ne cessez pas,
 Répétez à l'envie vos salves sur ses pas ;
 Annoncez en ces jours de pieuse allégresse
 Notre respect pour lui, nos transports, notre ivresse,
 Dites-lui que son peuple est le sien sans retour,
 Et que, sur notre front, lorsque sa main se lève,
 Ne vivifiante et fructueuse sève
 D'anime dans nos cœurs des lois saintes l'amour.

Montagnes et vallons, clairs ruisseaux, quand il passe,
 Oh ! soyez dans l'extase et recueillez sa trace !.....
 Éclairs d'or, azur, soleil, brillez plus doux !
 Solitaires forêts, bois ombreux, courbez-vous !
 Échos, répercutez toutes voix solennelles !
 Inclinez vos sommets, étalez vos ombrelles,
 Grands arbres odorants à l'imposant aspect !
 Oiseaux, en concert, chantez un hymne de respect !
 Et vous, fleurs de nos champs, corolles les plus belles,
 Diffusez vos parfums au souffle du zéphyr !
 Dieu règne, règne sur tout celui qu'il faut bénir !.....

Lorsqu'on a contemplé sa vénérable tête
 Où brille du héros le nimbe rayonnant,
 Un seul mot de sa bouche a fait notre conquête ;
 Il a sur nous un droit vivace et permanent ;
 Son passage est partout un bonheur, une fête !.....

Fidèles et soumis, nos agrestes Cantons
 Réclament à genoux tes bénédictions !.....
 Ah ! fais luire sur nous un reflet de ton zèle ;
 Nos âmes vont s'ouvrir à ta voix, paternelle ;
 Car ta voix est si forte et si douce à l'âme !
 On l'aime, on la bénit, on veut toujours l'entendre,
 Il faut à l'unisson et sans retard se rendre
 Si l'on prête un instant l'oreille à cette voix.

Le Seigneur a voulu que tu sois notre Père,
 aussi, qu'ils sont heureux, bon Pasteur, les enfants !
 facile est le devoir et le labeur prospère,
 léger tout joug, lorsque tu prescris ou défends.
 Et l'orsqu'un saint Conseil nous tombe de ta bouche,
 combien il nous est doux, vénérable Prélat,
 arrioniser nos cœurs à cet accent qui touche,
 et puiser aux bienfaits de ton apostolat !.....

Exauce donc le ciel les vœux qui de nos âmes
 vers ses parvis pour toi, montent en vives flammes,
 et qu'il fasse nombreux et paisibles tes jours,
 que les plus beaux rayons les éclairent toujours !
 Que ne paix, un bonheur constant et sans nuage,
 est pour toi, digne Apôtre, un trop faible partage.....

Daigne, Dieu tout-puissant, daigne nous exaucer,
 et surtout bien longtemps, bien longtemps nous laisser
 sous les soins vigilants de sa chère houlette !.....

Tant que le pur éclat que son zèle reflète
 répandra quelquefois son jour sur nos chemins,
 ah, le ciel nous verra travailler à sa gloire,
 il nous verra marcher de victoire en victoire,
 saint Prélat, en suivant tes préceptes divins.

Regarde maintenant nos regrets, ô bon Père !
 il nous était bien doux sur nous te voir régner !
 Voilà pourtant, voilà le temple solitaire,
 il faut de tes enfants, bon Pasteur, t'éloigner !.....
 Eh bien ! qu'un jour là-haut, ô Prince de l'Eglise,
 rien ne sépare plus le troupeau du Pasteur,
 et que tous les rayons de la gloire conquise
 sur ton trône béni rejette leur splendeur.....

LISE DU ST. LAURENT.

TRIOLET.

A UN PAPILLON.

Prends-garde papillon léger
 Qui volette autour de ma lampe ;
 De sa flamme fuis le danger,
 Prends-garde, papillon léger !
 Si ton aile se fait ronger,
 Sans aile le papillon rampe :
 Prends-garde, papillon léger
 Qui volette autour de ma lampe.

L. DU ST. L.

LES DEUX MERES.

(Suite.)

Tous deux s'avancèrent en même temps, Marguerite s'agenouilla devant son père ; celui-ci la releva et l'étreignit contre son cœur, puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre ; quand leurs bras se quittèrent, leur visage se trouvait inondé de grosses larmes.

Le vieillard désigna du doigt le poteau où était écrit : *Nord*, -- puis regarda Marguerite avec douleur.

Marguerite désigna du doigt le poteau sur lequel on voyait écrit : *Midi*, -- puis tendit la main à son père.

Le vieillard lui serra la main, regarda le ciel, dit adieu du geste à Marguerite, appuya son bâton contre la terre et prit la route du nord.

Marguerite regarda le ciel aussi, tendit une dernière fois de loin et en signe d'adieu la main au vieillard, et prit la route du midi.

Parvenus à une certaine distance, tous deux se retournèrent encore, se regardèrent tristement encore, se dirent encore une dernière fois adieu avec la main, et disparurent bientôt en descendant les montagnes.

—Seule au monde maintenant ! seule pour toujours ! murmura Marguerite, quand elle n'aperçut plus son pauvre père.

—Seul désormais ! sanglota le vieillard quand il n'aperçut plus Marguerite ; seul ! —Ce ne sera pas pour longtemps, ajouta-t-il.

XXIX.

Alice, bien longtemps après le départ d'Enrich, était encore assise à la même place ; une effrayante pâleur ternissait ses joues creusées en deux jours, mais les pulsations de son cœur s'étaient ralenties, et sa poitrine ne se soulevait plus que par moments. Parfois elle levait les yeux vers le firmament que la nuit enveloppait de toutes parts, puis de grosses larmes roulaient dans ses paupières et tombaient sur son visage chagrin.

Vers les trois heures du matin, elle se jeta tout habillée sur son lit ; mais quelque effort qu'elle tentât afin de trouver un instant de sommeil, ses paupières ne purent se fermer. Sa pensée se reporta vers Enrich, Enrich si dévoué, si aimant et si noble ! elle se demanda mille fois comment il s'était fait qu'elle fût restée si longtemps sans comprendre tout ce que son âme renfermait de grandeur et de générosité, et comment surtout elle avait été assez aveugle pour lui préférer un homme tel que le comte de Morand. Elle s'accusait presque d'ingratitude envers lui, et se disait intérieurement que toute sa vie consacrée à lui tout seul ne suffirait pas encore à réparer ses torts.

Puis le souvenir lui revint des événements de la journée ; elle se rappela le motif du départ d'Enrich, et son sang se figea dans son cœur.

—S'il allait mourir pour moi ! pensa-t-elle.

Ses genoux ploierent involontairement.

—J'en mourrais ! continua-t-elle bientôt.

Elle s'agenouilla et pria Dieu de conserver les

jours d'Enrich ; et quand elle eut achevé sa prière elle se trouva consolée.

Elle se jeta de nouveau sur son lit, et quelques minutes plus tard le sommeil s'appesantissait sur ses paupières lassées.

Mais était-ce bien le repos, que ce sommeil qu'elle goûtait ?

Un songe venait de se poser sur ses yeux.

Elle se retrouvait jeune enfant près d'une mère bien-aimée ; elles étaient toutes deux en Allemagne. Madame Warner était assise près du berceau de son Alice, et lui chantait des chansons afin de l'endormir. Alice lui tendait les bras et lui souriait, et madame Warner lui disait doucement de dormir. Alice regardait avec effroi, car les paroles qu'elle venait d'entendre avaient été prononcées par une voix qui n'était point celle de sa mère ; et à mesure le visage riant et pur de madame Warner se transformait, — son regard devenait plus sombre, son sourire plus triste, ses cheveux plus bruns, et sa voix plus lamentable. Alice se redressait sur le bord de son berceau afin de contempler ce prodige, et une voix qui allait à l'âme murmurait les mots suivants :

— Tu ne me reconnais donc pas, mon Alice ! cependant, c'est moi qui t'ai donné le jour, tu es bien l'enfant de mes entrailles, c'est bien mon lait qui t'a nourrie pendant un an, c'est bien mon sein qui t'a réchauffée pendant les longues nuits d'hiver ; regarde-moi encore, car moi je suis ta mère.

Alice épouvantée regardait.

— Tu n'es pas ma mère, répondit-elle à voix basse.

La pauvre femme alors se cachait le visage entre ses mains et de grosses larmes inondaient le berceau d'Alice, et les sanglots redoublaient. Alice faisait de violents efforts pour s'élancer hors de son berceau ; mais un pouvoir surhumain l'y retenait toujours. Et la voix lamentable répétait :

— Oh ! mon Dieu, tuez-moi, car elle me renie pour sa mère.

Et Alice qui la regardait incessamment commençait à se souvenir ; — il lui semblait que déjà elle avait vu cette femme qui pleurait et se désolait ; elle se plaça tout à coup sur son séant, regarda encore.

— Marguerite ! s'écria-t-elle.

La pauvre femme fit un mouvement, se jeta au cou d'Alice et la couvrit de baisers.

— Oui, Marguerite, reprit-elle : Marguerite, ta seule, ta vraie mère.

Alice étouffait.

Elle s'éveilla.

Une sueur froide inondait tous ses membres. Elle jeta un regard rapide sur les objets qui l'environnaient, et quand elle fut un peu remise de son émotion, elle murmura douloureusement :

— Tout ceci, mon Dieu, n'est-il qu'un songe, ou bien un pressentiment de la réalité ?

Quelque forts que nous soyons, les rêves nous impressionnent toujours ; toujours il reste des hallucinations de la nuit de lugubres souvenirs que le jour ne peut effacer complètement ; l'âme la plus incrédule se sent ébranlée par ces espèces de révélations mystérieuses ; aussi Alice se prit-elle à réfléchir longuement et à vouloir interpréter le songe qu'elle avait eu. Les événements récents et qui semblaient avoir causé la mort de sa mère se retracèrent en

foule à sa pensée ; — elle qui n'avait jamais douté, douta pour la première fois ; elle se demanda si madame Warner était réellement sa mère ; puis elle interrogea sa vie tout entière, chercha dans son passé l'explication du présent, mais rien, rien ne la frappait. Elle se retrouvait toujours auprès de sa mère, entourée, accablée de sa tendresse, sans aucun autre souvenir d'une autre existence.

— Ce n'est qu'un songe, dit-elle enfin et en tâchant de se soustraire à ses propres pensées.

XXX.

Enrich, après avoir quitté Alice, se rendit dans une auberge, y fit transporter ses malles, et monta à la chambre qu'il venait d'arrêter pour plusieurs jours. Il ordonna ensuite au maître de l'éveiller le lendemain dès les huit heures du matin, puis s'enferma dans sa chambre et ouvrit ses malles. Il en tira plusieurs papiers qu'il relut une fois encore et qu'il couvrit de ses baisers : c'étaient les lettres de sa mère ; ensuite il prit une plume, de l'encre, du papier, et écrivit.

« Si dans le duel à mort que je vais livrer demain je succombe, j'institue pour héritière unique mademoiselle Alice Warner, que je devais bientôt appeler ma femme. — Je lui impose, comme volonté dernière, d'aller rejoindre ma mère et de lui tenir lieu de son fils. »

Et plus bas :

« A ma mère.

« Ne m'en veux point, ma bonne mère, si j'ai disposé de ma vie à ton insu ; mais il s'agissait de l'honneur de mademoiselle Warner, et j'ai cru devoir me dévouer. La dernière pensée en mourant a été pour toi, et le dernier nom que j'ai prononcé après celui d'Alice a été le tien. — Je t'attends là-haut.

« Adieu.

« Ton fils,

« ENRICH. »

Après avoir plié et cacheté ces billets, Enrich tira d'un sac de cuir des pistolets qu'il avait emportés avec lui, les chargea, et les posa sur sa table.

Cela fait, il ferma les rideaux de sa fenêtre, se mit au lit et s'endormit en prononçant le nom d'Alice mêlée à celui de sa mère.

Le lendemain au matin, dès que les premiers rayons du soleil parurent, on frappa rudement à sa porte ; il s'éveilla en sursaut.

— Qui est là ? s'écria-t-il.

— C'est moi, monsieur, répondit la voix forte de l'aubergiste : il est temps de vous lever.

Enrich se jeta à bas de son lit, s'habilla en toute hâte, prit ses pistolets, les serra sous son manteau et sortit de l'auberge.

— Monsieur, lui cria l'aubergiste, je vous fais préparer à déjeuner.

— Merci, mon ami, dit Enrich : je ne déjeûne pas ce matin,

Et il disparut.

— Ce jeune homme est fou ou amoureux, pensa l'aubergiste en rentrant dans sa cuisine.

Enrich suivit le chemin qui conduisait au château de Morand ; — en route il songeait aux obstacles

qu'il éprouverait peut-être pour arriver jusqu'au jeune comte Arthur ; mais il était décidé à ne point s'éloigner du château qu'il n'eût obtenu réparation de l'homme qu'il haïssait sans le connaître.

Après une demi heure de marche et de détours, il arriva au château du duc ; la grille de la cour était ouverte, il entra, monta le vestibule qui conduisait aux appartements. — Là seulement il rencontra un valet et lui demanda à parler à M. le comte de Morand ; celui-ci lui répondit que le comte était malade ; Enrich dit qu'il avait besoin de lui parler ; le valet le conduisit alors dans une vaste salle et le pria d'attendre.

Le domestique revint au bout de quelques minutes, et dit que M. Arthur était bien faible encore, mais que cependant il l'écouterait volontiers si c'était pour une affaire importante.

— C'est pour une affaire importante, répliqua Enrich.

— En ce cas, monsieur, voulez-vous me dire votre nom ? répondit le valet.

— Monsieur le comte ne me connaît pas, dit Enrich avec impatience, sans cela je n'aurais pas besoin de vous pour me faire annoncer.

Le domestique s'éloigna, sans doute afin de porter cette réponse au comte Arthur, et Enrich demeura encore seul quelques minutes. Dire combien lui parurent longues ces quelques minutes, tout le monde le comprendra en songeant à la gravité du motif qui l'amenait au château.

Le valet reparut enfin, et lui annonça que M. le comte de Morand l'attendait.

Enrich le suivit, et son cœur battait violemment ; cependant il se contint, car il comprit qu'il fallait du sang-froid pour l'entrevue qu'il allait avoir.

Le domestique ouvrit la chambre à coucher du comte, qui détourna négligemment la tête, et apercevant Enrich jeta de côté son livre. Enrich le salua et garda le silence.

Le domestique était demeuré debout contre le seuil de la porte.

Arthur attendit quelques minutes, pensant que son visiteur lui adresserait la parole ; mais voyant qu'il persévérerait dans son mutisme, il se décida à entamer lui-même la conversation. Il fit un signe au valet qui s'approcha et l'aida à se soulever ; puis, offrant de la main un siège à Enrich qui resta debout :

— Monsieur, lui dit-il d'une voix faible encore, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

Enrich regarda et sembla attendre que le domestique se fût retiré ; celui-ci ne paraissait point comprendre.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur, répondit Enrich : je n'habite point ce pays, et ne suis pas né dans le vôtre ; mon nom est Enrich.

— Alors, vous serez assez bon pour m'apprendre à quel hasard je dois l'honneur de votre visite, reprit le jeune comte hautain.

Enrich parut ne pas s'apercevoir du ton avec lequel ces paroles furent prononcées ; son visage demeura aussi calme qu'auparavant, et ne trahit aucune marque d'impatience ou de colère ; il répondit sans hésiter :

— Quand vous souhaiterez, monsieur, que je vous explique le but de ma visite, je serai à vos ordres.

Arthur le regarda avec étonnement, et se demanda intérieurement si l'homme qui était devant lui avait bien toute sa raison.

— Mais qui donc peut vous empêcher de m'aprendre ces motifs, monsieur ?

Enrich se retourna vers le domestique, qui, debout contre la porte, ressemblait à une statue de pierre.

— J'attends pour le faire, monsieur, que nous soyons complètement seuls.

— Ah ! vous pouvez parler devant lui, dit le comte ; mon Dieu ! ne vous gênez pas, c'est absolument comme si vous parliez devant un bloc de marbre, c'est la discrétion faite homme.

— Je n'ai pas coutume de parler de choses graves devant des gens que je ne connais point ; si c'est votre habitude, monsieur, ce n'est pas la mienne.

Le comte se mordit les lèvres et fit signe au valet de se retirer.

— Allons, va-t'en, mon garçon, lui dit-il, voyant qu'il s'obstinait à demeurer ; monsieur te fait l'honneur de te prendre pour un homme et de compter tes oreilles pour quelque chose ; va-t'en, mon garçon.

Le domestique, accoutumé à la plus parfaite obéissance, ouvrit la porte, la referma, et bientôt ses pas lourds, qui résonnèrent sur le parquet, indiquèrent qu'il s'éloignait.

— Maintenant, monsieur, si vous voulez vous assoir, je suis prêt à vous entendre, se hâta de dire le comte que le nouveau silence d'Enrich irritait.

Enrich s'assit.

Arthur attendait.

— Monsieur, reprit Enrich avec calme, je viens, au nom d'une femme que vous avez insultée, vous demander réparation de l'insulte qui lui a été faite.

Arthur crut un instant rêver en entendant ces paroles.

— Et de quelle femme parlez-vous ? répondit-il enfin quand il eut recouvré toute sa présence d'esprit.

— Vous la connaissez, monsieur, et il est inutile, je pense, que nous prononcions son nom ; toute la ville l'a assez prononcé depuis quelques jours.

Arthur se plaça tout à fait sur son séant, et regarda Enrich.

— Est-ce de mademoiselle Warner ?

— Oui, monsieur, interrompit Enrich en prenant la main d'Arthur.

— Ah ! fit celui-ci.

— Eh bien ! monsieur, dit Enrich en croisant ses bras.

— Que diable voulez-vous que j'y fasse ? répondit le comte : vous savez tout ce qui a eu lieu, et moi aussi, continua-t-il en montrant l'appareil de sa blessure ; et je crois que tous deux, elle et moi, nous nous serions passés de tous ces événements.

— Vous êtes un homme d'honneur, monsieur, du moins je le suppose, interrompit Enrich dont la voix était devenue presque sévère, et vous devez savoir qu'en pareil cas des regrets ne servent à rien, et que ce n'est point avec des paroles ou des excuses qu'on rend l'honneur à une pauvre femme que l'on n'a pas craint de compromettre.

C'était la première fois qu'un homme tenait un semblable langage devant le comte Arthur de Morand ; aussi, malgré sa faiblesse, tout son vieux et noble sang bouillonna-t-il d'indignation en enten-

dant prononcer le mot *excuse*. Il se redressa sur son lit :

—De quelles excuses voulez-vous me parler ? dit-il ; je n'en ai point à faire, monsieur ; mademoiselle Warner était jeune, jolie ; j'étais jeune comme elle, et j'ai cru m'apercevoir qu'elle me voyait avec plaisir chaque fois que nous nous rencontrions dans les promenades publiques.

Enrich serrait les dents avec rage.

—Et j'ai fait, continua le comte, ce que vous auriez fait à ma place ; vous lui auriez dit en pareille circonstance ce que je lui ai dit, que vous l'aimiez ; et si elle avait paru écouter avec émotion ces aveux...

Enrich mordait son mouchoir, et son visage était pâle.

—Alors, reprit Arthur, vous auriez agi comme moi, vous auriez voulu la posséder à tout prix, et comme vous n'eussiez pu y parvenir qu'en vous introduisant dans son appartement, vous auriez cherché à vous y introduire en vous confiant pour le reste à votre bonne étoile ; — et si alors un maladroît vous eût tiré un coup de feu ainsi qu'à une bête fauve, vous penseriez, comme je le pense, que la vie d'un homme vaut bien l'honneur d'une femme, — et dès ce moment vous vous trouveriez quitte envers cette femme de l'atteinte que votre conduite eût portée à sa réputation, en songeant au danger de mort que vous auriez couru.

Enrich avait écouté la fin de toute cette phrase avec un calme effrayant ; quand le comte eut achevé, il lui dit avec sang froid :

—Monsieur, ce raisonnement est celui d'un misérable ; je suis désolé de vous le dire, mais c'est ma pensée.

Arthur fit un bond sur son lit, et se dressant avec colère sur ses deux mains :

—Monsieur, balbutia-t-il, je vous tuerais si vous prononcez un mot de plus.

Enrich croisa les bras et s'approchant tout à fait du visage du jeune comte :

—Monsieur, répondit-il, je suis venu ici et je ne vous quitterai point que l'un de nous ne soit mort.

—Et de quel droit ? dit Arthur étonné.

Enrich ne répondit pas, mais tira de dessous son manteau les deux pistolets qu'il avait emportés, et les plaça sur la table.

Mais me direz-vous de quel droit ? s'écria le comte transporté de rage.

Enrich garda encore le silence et arma les pistolets.

—Me direz-vous de quel droit ? s'écria Arthur en se jetant à bas du lit et en courant vers la sonnette : parlez, monsieur, parlez, ou je vous fais chasser sur l'heure de cette maison.

—De quel droit ! murmura Enrich en se rapprochant.

—Oui, de quel droit venez-vous ici, chez moi, m'insulter à votre tour, et vouloir exiger des excuses que je ne ferai pas ? êtes-vous le frère, êtes-vous le parent, êtes-vous l'amant...

—Monsieur, reprit froidement Enrich, je suis son fiancé.

—Son fiancé ! répéta le comte faiblement.

—Oui, son fiancé depuis dix ans que je la connais, monsieur ; — son ami, depuis dix ans que je la vois

et que je l'aime ; son frère, depuis l'âge où nous nous sommes rencontrés ; et son protecteur aujourd'hui qu'on l'insulte, en attendant que je devienne son vengeur !

Arthur était livide.

—Eh bien ! reprit encore Enrich : faites-moi chasser par vos valets, si vous l'osez ; faites-moi donc mettre à la porte de ce château, si vous l'osez encore ! Je ne vous dis qu'une chose, moi : je suis venu ici pour obtenir réparation, et je ne partirai pas sans l'avoir obtenue.

Toutes ces paroles avaient jeté le jeune comte de Morand dans une profonde stupeur ; il sentait parfaitement, en ce moment, les torts dont il était coupable, et il eût donné tout au monde afin de les pouvoir réparer ; mais ils lui semblaient irréparables. Il croyait bien qu'il existait un moyen d'apaiser le juste ressentiment d'Enrich, mais son orgueil se refusait à recourir à ce moyen. Mille projets lui passaient par la tête, et cependant il ne s'arrêtait à aucun ; il leva enfin les yeux sur son adversaire.

—Monsieur, lui dit-il : je comprends tout ce qu'il y a de noble et de juste dans la réparation que vous exigez ; malheureusement, continua-t-il en abaissant la voix et comme avec une espèce de honte, je ne suis pas en état de vous faire satisfaction.

Les sourcils d'Enrich se rapprochaient l'un de l'autre en signe de mécontentement.

—Monsieur de Morand, reprit-il avec fermeté, vous êtes blessé, vous êtes souffrant, je le sais, je le vois ; mais comme c'est un duel à mort que je viens vous proposer, je ne pense pas que votre état puisse vous empêcher de l'accepter, il ne faut pas grande force pour tenir un pistolet dans sa main et viser son ennemi au cœur ; et je crois que votre bras est assez fort pour me frapper.

—Je suis désolé de n'être pas de votre avis, monsieur, interrompit Arthur, et je suis tellement faible, que je ne puis accepter votre combat ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais votre conduite dans la malheureuse circonstance où vous et moi nous nous trouvons, me donne de vous assez bonne opinion pour présumer que vous ne voudriez point abuser de la position dans laquelle je suis ; non, monsieur, vous ne le voudriez pas, continua-t-il avec une fermeté digne, car quelque haine que vous me portiez, — et je conçois que vous me haïssiez, — vous ne devez pas vouloir m'assassiner ; or, un duel avec moi maintenant, serait de votre part un assassinat.

Enrich tremblait.

Arthur continua :

—Eh bien ! dans quelques jours vous viendrez me trouver ; dans quelques jours, si ma blessure n'est pas guérie, au moins elle ira assez bien, je l'espère, pour qu'elle ne m'empêche point de me rencontrer avec vous, et alors vous me tuerez si c'est le destin, mais vous me tuerez loyalement, vous me tuerez en homme d'honneur.

—Mais, monsieur, murmura Enrich, j'ai promis à mademoiselle Warner, de ne point me présenter devant elle que son affront n'ait été vengé !

—Mais, monsieur, vous êtes donc un lâche ? s'écria le comte de Morand.

—Monsieur, demain je me marie avec mademoiselle Warner, interrompit Enrich avec calme.

—Et sans doute que vous voulez avant de la conduire à l'autel lui dire que vous m'avez tué, répondit Arthur : eh bien ! si c'est un parti pris irrévocablement, je n'essayerai pas de le combattre, mais je vous ferai observer qu'entre gens de cœur ce n'est pas ainsi qu'on se conduit ; ma conduite est une imprudence, la vôtre, monsieur, une lâcheté, oui, une lâcheté, je vous le répète.

—Monsieur ! s'écria Enrich.

—Pas de bruit, pas de paroles inutiles, répliqua le comte : c'est une affaire convenue, je me battra demain, aujourd'hui, sur l'heure même, puisque vous m'y obligez ; jusqu'à présent vous aviez le bon droit pour vous, maintenant nous changeons de rôles, je vous remercie de me donner raison de cette manière ; —je suis à vos ordres, monsieur.

En achevant ces mots, le comte voulut se lever ; mais soit que l'irritation lui eût retiré les forces, soit qu'il fût réellement trop faible pour l'effort désespéré qu'il tentait, il retomba sur son lit.

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Enrich.

Il plaça sa tête dans ses mains et demeura pendant plusieurs minutes immobile et plongé dans ses réflexions. Au bout de ce temps, le comte, qui avait repris un peu ses sens, se souleva de nouveau sur son lit, puis se glissa à bas, se traîna jusqu'à une sonnette, et sonna violemment. Enrich était toujours immobile. Le domestique entra bientôt

et ne put contenir sa surprise en voyant son maître debout.

—Aide-moi à m'habiller, lui dit Arthur.

Le valet le regarda avec étonnement.

—Aide-moi à m'habiller, répéta le jeune homme.

—Mais, monsieur le comte...

—Fais ce que je te dis, ou je te chasse.

Le valet lui obéit.

Enrich regardait, mais presque sans voir ; un nuage passait incessamment devant ses yeux, ses oreilles étaient remplies de sours bourdonnements ; —et le comte commença de s'habiller. —Et son visage devenait d'instant en instant plus pâle, il était prêt à défaillir, cependant il luttait contre la douleur. Quand tout fut fini, il fit signe au domestique de se retirer.

—Monsieur, dit-il bientôt à Enrich, je suis à vos ordres, vous pouvez me tuer.

Enrich voulut répondre, mais le comte lui prit le bras et chercha à l'entraîner ; à peine eut-il fait quelques pas qu'il tomba sans connaissance à la renverse.

Le domestique qui était resté à la porte, afin de savoir ce que signifiait tout ce qu'il voyait, entra rapidement, prit son maître, et le transporta dans son lit.

Enrich terrifié sortit, et retourna à son auberge. Alice attendait, dans une anxiété profonde.

(A continuer.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLEON LEGENDRE

Deuxième Partie.—CHAPITRE IV.

(Suite.)

—Dis ce que tu voudras, je ne me fâcherai pas.

—Parce que tu as besoin de moi.

—Peut-être ; mais surtout parce que j'ai le cœur pris...

—Puisque tu y tiens...

—Voici mon affaire. Je suis sur le point d'épouser une veuve fort à l'aise et de tournure distinguée, —la gorgière de ta bride se détache, —seulement elle est très-susceptible. Hier, par malheur, je lui ai marché sur le pied ; elle s'est mise en colère et m'a jeté sans cérémonie à la porte. Je suis revenu, j'ai prié, j'ai pleuré ; à la fin je me suis fâché ; elle est restée inflexible, et m'a dit, entre parenthèse, qu'elle se fichait de moi, puisqu'elle a un autre amoureux du nom de Smith qui en vaut dix comme moi.

—Et que diable veux-tu que je fasse à cela ? dit Jasper.

—Laisse-moi finir et tu verras.

Comme tu peux bien le croire, cela m'a mordu au cœur ; je lui ai demandé qui était ce M. Smith. Elle m'a dit de venir m'informer à Kate, vu qu'il

est un de ses amis, et qu'elle reçoit même des lettres de lui, de temps à autre, des lettres qui parlent, faut voir ça.

—Tu mens comme un chien, misérable ! cria Jasper en levant sa brosse pour frapper Jack.

—Voyons, voyons ; ne te fâche pas si vite ; je sais que tu aimes Kate, et je ne voudrais pas la calomnier ni te faire de la peine ; au contraire, je suis intéressé à te servir. Tâche seulement de te procurer une des lettres de ce M. Smith afin que je sache où il se trouve, et je me charge du reste. Tu verras qu'il ne nous importunera plus.

—Puisque c'est comme cela, compte sur moi, dit Jasper tout à fait calmé ; reviens demain et tu auras des nouvelles.

—Sois prudent surtout, et ne dis rien de moi à Kate ; car elle ne nous donnera pas le temps de trouver M. Smith, et ça gâtera tout.

—Tu peux être tranquille ; tu ne prends pas Jasper pour un fou ?

—Ma foi, je ne sais pas trop, marmotta Jack en s'éloignant.

Heureusement, Jasper ne l'entendit pas, préoccupé qu'il était de ce qu'il venait d'apprendre, et se promettant bien de tirer l'affaire au clair le plus tôt possible.

Jack passa sa journée à flâner dans les cabarets.

Le soir, fidèle à sa promesse, il fut le premier au rendez-vous.

Frank ne se fit pas attendre longtemps.

—Quelle nouvelle? demanda-t-il en entrant.

—Pas trop mauvaise, dit Jack: j'ai quelqu'un sur la piste, et je crois que demain, il y aura du bon.

—Tant mieux; en attendant, prenons quelque chose pour nous mouiller la gorge.

—Ma foi, vous êtes un homme de bon sens, mon maître, et j'accepte volontiers votre offre; cela ne peut faire que du bien.

Ce fut un premier coup, mais ce ne fut pas le dernier.

Le lendemain matin, après une seconde visite chez Jasper, Jack revint triomphant rencontrer Frank à leur lieu ordinaire de rendez-vous.

—Voici l'adresse demandée, s'écria-t-il; est-ce tout? où que faut-il faire encore?

—Pas grand'chose; le plus difficile est fait; le reste va maintenant aller sur des roulettes. Voici dans tous les cas de quoi graisser les essieux.

Et il mit une dizaine de pièces d'or dans la main du bandit.

—A la gloire! s'écria ce dernier, je vous suivrai jusqu'au bout du monde.

Le lendemain, le yacht de Frank se balançait mollement sur les flots de la baie et recevait des provisions pour un voyage d'une longueur indéterminée.

A la tombée de la nuit, il levait l'ancre et prenait sa bordée vers le sud-est. L'équipage se composait de cinq hommes; Frank comme capitaine, Jack comme contre-maître, chef de manœuvre, et cuisinier; Pat et Nick comme simples matelots; un noir dont nous avons oublié le nom remplissait l'office de pilote, du bord.

Après deux jours de navigation, le yacht venait jeter l'ancre sur la batture, à trois milles en bas de la rivière Manistee.

A la nuit, Frank se fit mettre à terre avec Jack; Pat et Nick restèrent à bord avec le pilote et reçurent l'ordre de rester sur le même mouillage et de n'approcher de la côte qu'à un signal convenu.

Jack, envoyé comme limier, ne mit pas de temps à se faire langue dans le village, et trouva facilement M. Smith. Il le suivit plusieurs soirs et le vit invariablement se rendre à la pension commune. Mais il ne voyait aucun autre membre de sa famille.

Frank commençait à se désespérer. Il savait vaguement que la famille habitait à quinze ou vingt milles de là, mais il ignorait complètement dans quelle direction.

Enfin, le vendredi soir, Jack arriva tout essouffé.

—Je crois que j'ai notre affaire, dit-il. Je viens de voir M. Smith s'embarquer dans un canot avec quelques effets, et il remonte la rivière.

—Alors, suivons-le.

C'est ce que je venais vous proposer. Ils attendirent que l'ombre se fût un peu épaissie, puis ils

montèrent dans un canot d'écorce et se mirent à nager sur les traces de M. Smith.

Malgré toutes les précautions qu'ils prenaient pour ne pas faire de bruit, M. Smith, au bout de quelque temps, se retourna et arrêta son canot pour écouter.

—Il nous a entendus, dit Jack; cela ne pourra pas faire ainsi; nous aurons plus de chance à suivre à pied.

Ils gagnèrent terre, tirèrent leur canot dans les branches, et s'assirent sur un tronc d'arbre.

Au bout d'une dizaine de minutes, M. Smith ne voyant et n'entendant plus rien, reprit sa route, non sans jeter souvent un regard en arrière. Il disparut derrière un coude de la rivière; alors Frank et Jack se levèrent et se mirent à suivre le rivage, dans la même direction.

Vers minuit, ils perdirent complètement le canot.

—Arrêtons-nous un peu, dit Frank; nous ne pouvons toujours pas le manquer; d'une manière ou d'une autre, nous tomberons sur son domaine, si nous marchons de jour, et nous courons risque de le manquer en voyageant la nuit, maintenant que nous avons perdu la piste. D'ailleurs, j'ai les membres rompus et il faut que je me repose un peu; je suis bien certain que notre homme va en faire autant.

Il se trompait dans ses calculs, car Bill Smith connaissant parfaitement la rivière, continua sa route sans s'inquiéter de l'obscurité, et prit ainsi une avance considérable sur nos deux amis.

Le lendemain, au point du jour, Frank et Jack se remirent en route complètement rafraîchis et pleins d'un espoir nouveau. Ils ne furent pas longtemps aussi gaillards, cependant; obligés de faire de longs détours d'escalader des rochers, de percer des fourrés épais, ils n'avançaient que lentement et difficilement. Vers le soir, ils s'arrêtèrent épuisés.

—Je crois que nous ne retrouverons pas la piste, dit Frank d'un air désespéré.

—Nous ne pouvons pourtant pas le manquer, dit Jack; car, supposons que la maison soit cachée dans les arbres, il doit, dans tous les cas, y avoir un sentier conduisant de la rive à cette maison, d'un côté ou de l'autre; et nous tomberons infailliblement sur ce sentier.

—C'est possible, mais j'y compte peu.

—Allons donc! il ne faut pas vous décourager comme cela; diable, vous n'êtes pas un enfant. Rendons-nous jusqu'à cette pointe, là bas; si nous ne trouvons rien, nous camperons pour la nuit.

Ils se remirent en route, mais Frank marchait d'un pas lourd.

Arrivé à la pointe, cependant, il s'arrêta tout court et poussa une exclamation de joie:

—Voici notre affaire! cria-t-il à Jack en lui montrant un sentier bien battu.

—Je crois que nous y sommes en effet, dit Jack.

Ils suivirent le sentier jusqu'au sommet de la côte, d'où ils purent apercevoir le toit de la chaumière.

—Attends-moi ici, dit Frank ; il fait encore assez clair pour se présenter convenablement ; je vais aller sonder le terrain. Tiens-toi prêt, dans tous les cas, et lorsque je te ferai signe, de mon mouchoir, approche sans crainte.

Frank épousseta ses habits, passa la main dans ses cheveux, et, satisfait de son extérieur, il s'avança d'un pas ferme vers la maison.

[A CONTINUER.]

PATTE BLANCHE.

Léon était resté à vingt ans, sans père ni mère, avec un jeune frère de onze ans et un petit patrimoine.

Par un rare bonheur, Léon était sage et courageux. Il vint à Paris, résolu à élever lui-même son jeune frère et à gagner la vie de tous deux.

Rien de plus simple en apparence.

Le petit patrimoine placé sûrement rapportait peu, et il ne fallait pas l'amoindrir.

Pour toute espérance, Léon avait une lettre de recommandation.

Mais qu'une lettre de recommandation se place difficilement à Paris !

On se présente dix fois, et dix fois le personnage est sorti. On le trouve enfin !—Mais lassé de démarches vaines, abattu, découragé, abêti de fatigue, on se présente mal, on dit mal ce que l'on veut ; on est gauche, embarrassé et sans nerfs. Les puissances intérieures sont émoussées. Les nuits ont été troublées par l'inquiétude, les jours pleins d'ennui énervant et d'oïveté. On se montre faible et tout est perdu.

Léon éprouva cela, lutta, pourtant, courageusement, par amour pour son petit frère, qui se nommait Angélique et finit par vaincre le sort.

Vaincre, hélas ! dans une bien petite victoire ! Il obtint un petit emploi, non par les soins de celui à qui on l'avait recommandé, mais par ses propres recherches, je ne sais comment, à force de vouloir.

Quand son protecteur apprit cela, il lui promit pour la première fois quelque chose. Il lui promit de s'occuper de lui et sur cette assurance, il lui sourit ainsi pour la première fois, le quitta et n'y pensa plus.

Heureux homme ! son protégé était enfin placé !...

Mais peu de temps avait suffi à Léon pour acquérir de l'expérience.—Cet homme n'est pas méchant, pensa-t-il. Au premier avancement que j'aurai il m'appellera : mon cher, au second avancement il se dira mon ami, et après, quand je commencerai à être quelque chose il m'aidera vraiment, fallût-il pour cela parler au roi. Après quoi il dira que je suis un ingrat. Il racontera à ses amis qu'il m'a fait faire mes premiers pas, que c'est à lui, à lui seul que je dois tout. Il dînera chez moi et promènera sur ma maison un regard de propriétaire. Il s'étonnera que mon bien ne soit point à lui, que ma chambre ne soit point sa chambre, et mon lit, son lit.

En attendant ce moment-là, Léon avait loué une mansarde où il avait placé deux lits. Un lit large

et bien fait pour Angélique, un petit lit de fer pour lui.

La petite croisée du réduit ouvrait toute grande sur les toits. Il en avait pris possession à la fin de septembre, alors que les feuilles commencent à jaunir. A cette hauteur, il fait froid le soir de bonne heure, et on mit un petit poêle de faïence, une commode, une table et même un petit tapis.

Léon avait une vieille tante presque aveugle, et quand, le matin à dix heures, il partait pour son bureau, il lui confiait Angélique, et à cinq heures, il le reprenait, le soir.

Ce fut un bonheur pour la vieille femme que d'avoir cet enfant. L'enfant la conduisait à l'église, à la promenade et elle, elle instruisait l'enfant dans une science simple et certaine. Elle redisait avec lui le *Pater*, le *Catéchisme* et le *Crédo*.

Un jour, Léon dit à son frère :

—Petit, voilà que je travaille, il faut régler notre vie. Qui de nous s'éveillera le premier ?

—Moi, dit l'enfant, car le matin, bien matin, je vois une étoile.

—Quand tu la verras, nous nous lèverons ; je te donnerai tes leçons.

Le lendemain, l'enfant dit :

—Voilà l'étoile, mon frère, faut-il se lever ?

Léon vit que le jour pointait et on se leva. On fit ensemble le ménage, on prit des leçons, on pria. Et ainsi, chaque jour, l'enfant disait : Je vois l'étoile.

Un jour, Léon dit à l'enfant :

—Quelle étoile vois-tu donc ainsi ? puis il regarda et dit :

—Ce n'est point une étoile, petit, c'est une lumière sur les toits, quelque pauvre comme nous, sans doute, qui travaille. Puis, quand le jour vint, il aperçut quelque chose de blanc qui passait et repassait derrière la vitre d'une pauvre fenêtre.

Cette chose blanche était une main agile et travailleuse.

Quand il fit froid, Léon, dit à l'enfant.

—Petit, je me lèverai, quand tu verras l'étoile : mais pour toi, c'est trop tôt, il fait trop froid vraiment, tu te lèveras seulement quand tu verras Patte-Blanche.

Alors, depuis ce moment, l'enfant disait : Voilà l'étoile,—puis il retombait endormi.

Un peu plus tard, quand le jour venait, Léon touchait son frère au front, lui disant :

—Patte-Blanche, petit !

Et voilà le petit hors du lit.

—C'est ainsi que se passèrent octobre et novembre.

A ce moment-là, l'enfant dit à son frère :

—Patte-Blanche est devenue noire.

Léon regarda. La main avait une mitaine, mais on voyait le bout des doigts, et chaque matin, Léon disait tout de même :

—Patte-Blanche, petit, lève-toi.

Léon pensait en lui-même à cette étoile matinale, à cette main travailleuse et agile. Un jour son cœur se serra, il eut voulu voir plus tard l'étoile, et voir plus tard Patte-Blanche, ce seul mot lui échappa.

—C'est trop tôt pour une femme !

Un jour la neige couvrit les toits, et l'étoile se leva, et Léon vit encore Patte-Blanche.

Ce jour-là, Léon rapporta un surcroît de travail, et il dit au petit :

—Petit, j'ai un travail pour le soir, je gagnerai plus... il ne faut pas gagner pour soi, seulement !

—Nous donnerons, dit l'enfant un châle à ma tante aveugle. Elle est vieille et elle a froid.

—Oui, dit Léon, c'est toi qui lui donneras, tu lui diras : Tante, c'est Patte-Blanche qui vous donne cela.

Un jour Léon, devant sa porte, rencontra son protecteur.

—Et bien, jeune homme, vous êtes placé, dit le personnage. J'irai vous voir. Où demeurez-vous ?

—Ici, dit Léon, au sixième étage.

—Ouf ! c'est trop haut pour moi, dit l'homme. Je ne monterai pas là !... Au revoir... Et il passa.

Un jour de grand froid, il fit soleil, c'était un dimanche, et Léon vit, ouverte, la fenêtre de Patte-Blanche. Il regarda, et ne vit qu'une vieille commode sur laquelle il y avait une croix. C'est ainsi que se passa décembre.

Quand Noël vint, l'étoile brilla toute la nuit, Léon non plus ne se coucha pas.

Quelquefois, l'homme a le cœur touché, il sort de soi, il aime...

Léon, voyant l'enfant endormi pensait :

—Pauvre petit, une sœur vaudrait mieux pour toi, qu'un frère ! L'enfance a besoin de caresses. Les hommes n'en donnent pas. Une femme ici serait nécessaire... pour toi je t'aime, mon petit frère, mais combien j'ai peu de tendresse !... Notre père est mort ; en mourant il a emporté la richesse, il travaillait. Mais notre mère ! en mourant, elle a emporté les caresses... c'est Noël, petit ! Jésus le Sauveur des hommes, Dieu lui-même a voulu avoir une mère, et nous, nous n'en avons plus !

Que de choses tristes en ce monde !

Il y a des hommes seuls, petit, et des femmes qui travaillent la nuit à la lumière !

L'enfant rêvait, et murmurait dans son sommeil.

—Je vois l'étoile.

Quand vint Janvier, Léon reçut une lettre ; elle était de son ministère. Il avait de l'avancement. Quelle fête ! Il gagnait, par mois, cent francs de plus. Il embrassa son frère et donna à sa tante aveugle une belle robe de drap.

Mais, quand, le lendemain, le petit dit à son frère ; Voici l'étoile,—le cœur de Léon se serra.

L'étoile, encore l'étoile par ce froid !

—Patte-Blanche, petit, dit-il ensuite, Patte-Blanche, petit, lève-toi.

C'est ainsi que janvier se passa.

Un jour que Léon était à la messe, il trouva une mitaine.

Il la garda.

Puis il trouva son protecteur.

—Hé bien, mon cher, dit le personnage, vous voilà lancé, j'espère ! Je ne vous oublie pas ! J'irai vous voir un jour.

Je grimperai vos cinq étages... Faire des heureux est un bonheur... Puis il passa.

Léon aussi pensait cela : faire des heureux est un bonheur... rare. Après janvier, approche le printemps ! En février, déjà les arbres sont roses, la sève monte, sous la terre on sent quelque chose. Les oiseaux sont plus gais, le soleil plus chaud... les jeunes filles rêvent de rubans roses.

L'étoile était toujours là, le matin avant l'aurore.

Le petit faisait des progrès, on travaillait avec courage. Léon gagnait et on ne dépensait pas tout.

Patte-Blanche, sans le savoir, réglait la vie de ces deux êtres. Avec elle on se levait, on travaillait avec elle, on dormait en pensant à elle, avec elle on était toujours ; en son nom, on faisait l'aumône. son exemple portait des fruits dont elle ne se doutait guères !

Elle, elle vivait avec sa grand'mère.

Elle gagnait pour toutes les deux en travaillant sans relâche.

Quelquefois, elle s'attristait dans son cœur.

—Vivre ainsi, pensait-elle, sans autre récompense que le pain... Soule au monde ! Entre ma grand'mère et moi, chaque jour, la distance se fait plus grande !

La femme a besoin de donner.—Elle aurait voulu quelque chose, un frère, une sœur, quelqu'un qu'elle pût aimer et pour qui elle aurait eu des espérances.

Elle se nommait Rose.

Si elle avait pu savoir que d'un homme, le mouvement de ses doigts avait fait un héros !

Car, dans Paris, que de convoitises, que de luxe, que de tentations, pour Léon comme pour les autres !

Jamais n'oublier un seul jour cette main blanche qui cousait, et craindre de faire moins qu'elle ! Jamais n'oublier l'enfant ! Etre là, toujours là ! parce qu'une femme travaillait !

Si Rose avait pu savoir que sa lumière était une étoile, et que cette étoile guidait deux existences dans la route !...

Elle croyait que sa lumière n'éclairait que ses petits doigts, sa couture, sa grand'mère, son oiseau et son petit chat.

C'est ainsi que le printemps vint, et avec lui les fleurs, le soleil, les oiseaux, le ciel bleu et les roses.

Léon courait les champs, dès qu'il avait un petit moment.

—Viens, disait-il à son frère, je te conterai des histoires et je te dirai des vers.

On allait de Meudon à Saint-Cloud, que sais-je ! on revenait avec des fleurs, on en parait la petite chambre, on chantait, on riait.

Un jour qu'on revenait ainsi, l'enfant se mit à la fenêtre.

—Patte-Blanche! cria-t-il. Puis il eut un éclat de rire, il claquait ses petites mains. On l'avait entendu de l'autre fenêtre.

—Patte-Blanche avait levé la tête; elle avait souri à l'enfant.

Léon voulut voir, il approcha de la fenêtre, puis il se cacha vite dans le fond de la chambre.

Rose était si rose et si blanche, que Léon fut attendri de tant de jeunesse, et il pleura en embrassant son frère... Patte-Blanche! Patte-Blanche!

—Vois, petit, comme elle travaille! l'hiver, quand il fait froid et l'été quand il fait beau... Allons, vite à l'ouvrage, et ne la trouble pas par tes cris.

Ce jour-là, Léon rencontra son protecteur.

—Savez-vous, ce que j'ai appris, lui dit le personnage? Vous êtes nommé au tour de mérite. Allez, cher ami, ne vous plaignez pas de vos chefs. Je vous ai mis le pied à l'étrier. Je parlerai partout de votre savoir. Qui sait? peut-être un jour serez vous ministre! Quel homme vous faites! Je veux vous aller voir. Je veux voir votre chambrette.

Il s'y assit:

—Elle est jolie, dit-il, bien aérée, proprette! Il faut changer de quartier, vous viendrez près de moi, pour que je vous rende visite... Au revoir! cher ami, dit-il. Puis il partit.

—Petit, dit Léon à son frère, comment faire pour partir d'ici? Qui nous réveillera le matin? Tu ne verras plus ton étoile, ni Patte-Blanche, ni rien... restons encore!

Un jour, Léon regarda son trésor. Dans un tiroir de sa commode, il avait beaucoup de pièces d'or.

—Nous sommes riches, petit, dit-il à son frère, regarde.

Pendant ce temps, Rose pensait à l'enfant qui lui avait crié, Patte-Blanche.

—Sa mère, pensait-elle, peut-être serait mon amie... Je suis bien seule en ce monde!

Un jour, un prêtre vénérable entra chez Rose.

—Que Dieu vous garde, ma fille!

—Mon père, que me voulez-vous?

—Je viens vous demander en mariage.

—Mon père, dit Rose, qui s'assit toute tremblante, je ne connais personne au monde.

—Écoutez-moi, dit le prêtre, écoutez-moi, Patte-Blanche.

Puis il parla longtemps, et pendant que Rose pleurait, il racontait à la grand-mère, comment cette enfant, dans sa sagesse, avait soutenu deux âmes. Comment on la respectait, et comment elle était aimée, et comment on la nommait: Patte-Blanche, l'Étoile.

Enfin, il arriva qu'un jour, Léon dit à son frère: Viens, petit, je te montrerai celle qui va être ta mère.

On monta le petit escalier, l'enfant s'arrêta en entrant, puis il reconnut Patte-Blanche, et il se jeta dans ses bras.

A quelques jours de là, Léon rencontra son protecteur.

—Vous vous mariez, lui dit le personnage, je vous aime, j'en suis! je veux aller à la noce! Vous alliez m'oublier, ingrat! Je serai votre témoin, cela me revient de droit... Je vous ai connu pas plus haut que cela... Je vous ai mis dans la carrière... c'est dit, c'est entendu... Vous ne serez pas heureux sans moi... sans que j'y sois pour quelque chose... Je veux manger à votre table et signer à votre contrat!

Il vint, en effet, prendre part à cette joie.

Et, quand Rose et Léon sortirent de l'Église, tous deux émus, tous deux graves, pensant au bonheur de la vie! il disait:

—J'ai pourtant fait ce bonheur là!...

Quand Rose entra dans son ménage, au bras de Léon, qu'elle aimait, le frère de Léon, lui disait:

—Rose? maman... Rose, regardez-moi.

Rose reprit:

—Dis, Patte-Blanche, petit, Patte-Blanche, j'aime ce nom là.

—Patte-Blanche, dit l'enfant.

Et ce nom lui resta.

DESCRIPTION MÉTHODIQUE DES

ZOOPHYTES INFUSOIRES CANADIENS

PAR LE

DR. J. A. CREVIER, Professeur de Médecine et d'Histoire Naturelle; Membre du Congrès Scientifique Américain, No. 44 Rue Bonsecours, Montréal.

(Continué de la page 512 de l'Album No. 32, Vol. 2.)

3e. Matières purulentes.

Des Vibrions et des Bactéries se rencontrent dans les crachats purulents des personnes atteintes de Catarrhe Pulmonaire ou de Bronchite Chronique; ainsi que chez les individus affectés de Coriza ou d'ulcération des fosses nasales, ou d'écoulements pu-

rulents fétides, provenant des oreilles. Tous les abcès ou le pus devient altéré, ainsi que tous les ulcères suppurants, les pustules des varioliques contiennent en abondance des Vibrions. Ils se rencontrent aussi dans le pus syphilitique, dans les nécroses des os, et la carie des dents.

4e. Dans le sang.

Tous les malades atteints de Choléra, de TYPHUS, de Dysenterie, de Fièvres putrides, de Variole, de Scarlatine et de maladie charbonneuse, renferment dans leur sang une quantité innombrable de Vibrieniens.

Quant aux Bactéries de la Variole ou Picotte, ce n'est qu'au commencement du printemps de 1872, que je fit mes premières expériences microscopiques, pendant que la variole sévissait à St. Césaire, alors lieu de ma résidence. En examinant au Microscope le sang des malades atteints de Variole je découvris une grande quantité de Bactéries, tenant le milieu entre le *Bacterium termo* et le *Bacterium punctum*. Cette espèce n'ayant jamais été décrite, je propose de la nommer *Bacterium Variolaris* ou Bactérie de la Picotte. C'est dans le pus des pustules et dans l'urine des malades que ces animalcules se trouvent en plus grande abondance ; la transpiration et les autres sécrétions en contiennent aussi, mais en moindre quantité ; cependant les matières alvines en sont remplies. Plus la variole est confluente et maligne, plus le nombre des Bactéries est considérable. Les galles qui se détachent pendant la desquamation et qui sont formées par la condensation de la lymphé et du pus Variolique, contiennent encore très longtemps après leur chute des Bactéries varioliques à l'état de mort apparente, mais, qui résussitent en peu d'heures, si on dissout les galles dans un peu d'eau tiède. Cette matière vénéneuse reproduit la variole par inoculation.

Les galles produites par la vaccination contiennent les mêmes Infusoires, à l'exception que dans celle-ci, les Bactéries sont moins abondantes. Au mois de Juin, l'an dernier, j'eus le plaisir de communiquer ma découverte à l'un des savants professeurs de l'Université Victoria de Montréal, Mr. le Dr. Emery Coderre, qui a publié un pamphlet sur les désavantages et les dangers de la pratique de la Vaccine, quelle soit de bonne ou de mauvaise nature !..... Ici j'avouerai franchement que je partage entièrement les vues du *Savant Docteur* !... et que j'ai pu par ma propre expérience constater les effets pernicieux et non préservatifs de la vaccine, qui est actuellement une des plus grandes erreurs médicales du jour ; le savant Dr. Joseph Herman, de Vienne, n'a-t-il pas dit, en parlant de la vaccine : « La vaccination est une erreur des plus grandes de la médecine ; C'est une illusion fantastique de l'esprit de celui qui l'a introduite, (Jenner) c'est une apparition phénoménale, sans fondement scientifiques, et ne possédant pas même les éléments d'une science !

Le *Savant Dr. E. Coderre* qui a étudié la question à fond nous dit, dans une de ses correspondances : « le virus vaccin est un poison, son inoculation dans le système empoisonne l'organisme entier. » M. Le Dr. Coderre en a conçu l'idée ; l'expérience, l'observation et le microscope l'ont démontrés..... Honneur donc ! ... au savant Dr. Coderre, d'avoir été le premier Médecin Canadien qui a eu le courage d'attaquer en face le *Monstre Vaccin*, Malgré tout les préjugés du corps médical et des différentes corporations du pays. A l'heure qu'il est, légitime des médecins savants de toute les parties du monde civilisé préparent le coup de grâce du

Monstre-Vaccin. Déjà le beau ciel des vaccinateurs commence à ce noircir, la foudre gronde dans le lointain, le sinistre éclair sillonne le sombre firmament, et bientôt la foudre écrasera et pulvérisera. Ce *Monstre*, qui sera enfin annihilé pour toujours ! ... Alors ! ... un immense cri d'allégresse s'échappera de tous les poitrines humaines qui, s'écrieront d'un commun accord : Béni soit la science et les savants qui nous ont délivrés de ce *Monstre*, qui nous a enlevés ce que nous avons de plus cher au monde ! ... nos enfants, nos époux, nos femmes, nos parents et et nos amis !..... Oui le vaccin est un poison et un terrible poison !..... il est composé de lymphé, de globules de pus, et des terribles Bactéries les variolieuses qui en sont le principe actif. Qu'on sépare les Bactéries de la lymphé et des globules de pus du vaccin, de suite celui-ci perd toute ces vertues délétères et devient inoffensif. La même chose a lieu si les bactéries du vaccin ont perdu leur vitalité. C'est pourquoi le vaccin en vieillissant, perd sa vertu virulente, et devient inoffensif. Quelques jours après ma communication sur les Bactéries de la variole, le Dr. Coderre me fit l'honneur de m'accompagner à l'Hopital de l'Hotel Dieu, où, dans ce moment, il y avait plusieurs cas de variole. Nous examinâmes au microscope les différentes sécrétions des malades atteints de cette maladie, et nous trouvâmes les mêmes animalcules. (c'est-à-dire des Bactéries variolieuses de même espèce que celles que j'avais observées, dans les cas de variole que j'avais traités à St. Césaire, comté de Rouville. Peu de temps après cet examen, les Docteurs Craig et Gariépy, auxquels nous avons fait part de nos observations de l'Hopital de l'Hotel-Dieu, s'unirent à nous pour de nouvelles expériences, et nous firent sur des patients du Dr. Coderre, atteints de la variole à divers degrés d'intensité. Ce second examen nous fit voir en quantité innombrable le *Bacterium variolaris*, (Crevier.)

Le sang de l'homme et des animaux atteint du charbon contient une quantité immense de Bactériidies. Ces Zoophytes-Infusoires sont aussi un des éléments constitutifs de la pustule maligne, et de l'oedème malin, affections dont les relations avec le charbon sont depuis longtemps bien établies. Les Bactériidies se rencontrent constamment chez les animaux qui deviennent malades à la suite de l'inoculation du sang... charbonneux ou du sang de rate des Harbivares et dans le sang de l'homme qui succombe au charbon ou à la pastule moligne. De même, que pour les Bactéries de la variole, — si on extrait les Bactériidies du sang charbonneux, on peut inoculer ce sang sans aucun danger.

Chez les animaux réfractaires au charbon, tels sont, les chiens, les loups, les renards et les oiseaux de proie, etc., etc., le sang inoculé, quoique renfermant des Bactériidies, n'en reproduit jamais dans le sang de ces animaux. C'est pourquoi ils peuvent manger impunément les cadavres des animaux morts du charbon, quand bien même ils auraient des érosions à la bouche. Chez les animaux en état de gestation, le sang de la mère ne transmet pas au fœtus les Bactériidies qu'il contient ainsi la maladie ne peut être communiquée par le sang du fœtus d'une mère décédée du charbon, ou d'une affection charbonneuse quelleconque.

Les Bactéridies du charbon ne se produisent point après l'apparition des phénomènes de la maladie ; elle les précèdent au contraire. Des recherches faites à de courts intervalles chez des animaux inoculés, en dissolvant les globules du sang sous le microscope, soit par de l'eau, soit par une solution de potasse, permettent de constater l'existence des Bactéridies lorsque les animaux paraissaient encore

très bien portants. Des animaux tués très longtemps avant l'époque probable de l'apparition des phénomènes morbides ont offert dans le sang de la rate et du foie, des Bactéridies nombreuses et parfaitement caractérisées.

(A CONTINUER.)

L'AUTOMNE.

Soupe Aux Choux.—Grande pluie.

Connaissez-vous l'automne, cher lecteur, l'automne en pleins champs, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détrempés, ses beaux couchers de soleil, pâles comme le sourire d'un malade, ses flaques d'eau dans les chemins... connaissez-vous tout cela ?

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes certes pas resté indifférent. On les déteste ou on les aime follement.

—Je suis au nombre de ceux qui les aiment, et je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées ; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui lèchent la vieille ferraille aux dents pointues et illumine les noires profondeurs. On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et malgré le bruit de la forêt, qui tout près de là rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui lutte contre la tempête. La pluie bat les petites vitres ; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marius ; au vieux docteur conduisant son petit cabriolet, dont la capote se dandine, tandis que les roues enfoncent dans l'ornière et que Cocotte hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle, on les voit morfondus, trempés, courbés en deux et cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu. On songe au chasseur attardé courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan comme le criminel par le châtement, sifflant son chien, la pauvre bête ! qui barbote dans les marais....

Infortuné docteur, infortunés gendarmes, infortuné chasseur !

Et tout à coup la porte s'ouvre, et Bébé s'éclance en criant :

—Petit père, le dîner est servi.

Pauvre docteur ! Pauvres gendarmes !...

—Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

La nape était blanche comme la neige en décembre, les couverts étincelaient sous la lampe, la fumée du potage s'engouffrait sous l'abjour et voilait la flamme en répandant une bonne odeur de choux.

Pauvre docteur ! Pauvres gendarmes !

Les portes étaient bien closes, les rideaux soigneusement tirés, Bébé se hissait sur sa grande chaise et tendait le cou pour qu'on lui nouât sa serviette, tout en criant, les mains en l'air :

—La bonne soupe aux choux !

Et souriant en moi-même, je disais :

« Le bambin a tous mes goûts ! »

La maman arrivait bientôt, et toute joyeuse, ôtant ses gants étroits :

—Il y a, je crois bien, monsieur, quelque chose que vous aimez beaucoup, me disait elle.

C'était jour de faisan ! et instinctivement, je me retournais un peu pour voir sur le buffet la bouteille poussiéreuse de mon vieux chambertin.

Faisan et chambertin ! la Providence les créa l'un pour l'autre, et ma femme jamais ne les a séparés.

—Sabre de bois ! mes enfants, qu'on est bien chez nous ! m'écriais-je en riant de bon cœur. Sabre de bois.. sabre de bois !

—Pistolets de paille ! ajoutait Bébé en tendant le bec au potage.

Et tout le monde éclatait de rire.

Pauvres gendarmes ! Pauvre docteur !

Oui, oui, j'aime beaucoup l'automne, et mon gros chéri l'aimait aussi comme moi, non pas seulement à cause du plaisir qu'il y a à se retrouver ensemble autour d'un grand beau feu, mais aussi à cause des bourrasques elle-mêmes du vent et des feuilles mortes. Il y a un charme à affronter tout cela.

Que de fois avons-nous été tous deux nous promener dans les champs, en dépit du froid et des gros nuages !

Nous étions bien couverts, chaussés de nos grosses bottes : je lui prenais la main, et nous partions à l'aventure. Il avait cinq ans alors et traitait comme un homme. Grand Dieu ! il y a vingt-cinq ans de cela !

Nous remontions la petite route jonchée de feuilles humides et noires ; les grands peupliers dépouillés, grisâtres, laissaient entrevoir l'horizon, et l'on apercevait au loin, sous un ciel violet larmé de bandes jaunâtres et froides, les toits de chaume affaîlés, et les cheminées rouges d'où s'échappaient des petits nuages bleuâtres que chassait le vent comme un furieux. Bébé sautait de joie, retenant de sa main son chapeau qui voulait s'envoler, et puis me regardait de ses petits yeux brillant sous les lar-

mes. Ses joues étaient rouges de froid, et tout au bout de son nez pendait une petite perle transparente et prête à tomber. Mais il était joyeux, et nous longions les prés humides sur lesquels s'étalait la rivière débordée. Plus de roseaux, plus de nénuphars, plus de fleurettes sur les bords ! Quelques vaches entrant dans l'herbe humide jusqu'à mi-jambe et paissant lentement.

Dans le fond d'un fossé, à côté d'un gros tronc de saule, deux petites filles, blotties l'une contre l'autre, sous un grand manteau qui les entortillait. Elles gardaient leurs vaches, les pieds à moitié nus, dans des sabots fendus, et leurs deux petits visages transis apparaissaient sous le grand capuchon.

De temps en temps, de larges flaques d'eau, où se reflétait le ciel blafard, barraient le chemin, et nous restions un instant au bords de ces petits lacs frissonnant sous la bise à voir flotter les feuilles ondulées. C'étaient les dernières. On les voyait se détacher du sommet des grands arbres, tourner dans l'air et se précipiter dans la flaque. Je prenais mon petit homme dans les bras, et, tant bien que mal, nous passions outre. Au bord des champs bruns et vides, on voyait une charrue chavirée ou une herse laissée là par hasard. Les ceps de vigne, dépouillés, rampaient à terre, et les échelas raboteux et humides étaient réunis en gros tas.

Je me souviens qu'un jour, dans l'une de ces promenades d'automne, arrivés au haut de la colline dans un chemin défoncé qui longe les bruyères et mène au vieux pont, le vent se mit tout à coup en fureur. Mon chéri, suffoqué, s'accrochait à ma jambe, et s'abritait dans le pan de mon paletot. Mon chien, de son côté, s'arc-boutant sur ses quatre pattes, la queue entre les jambes et les oreilles flottantes, me regardait aussi.

Je me retournai : l'horizon était sombre comme un fond d'église. D'immenses nuages noirs accouraient sur nous, et de tous côtés les arbres se penchaient en gémissant sous les torrents d'eau que chassait la bourrasque. Je n'eus que le temps d'emporter mon petit homme, qui pleurait de frayeur, et j'allai me blottir contre une haie qu'abritaient un peu les vieux saules. J'ouvris mon parapluie, je m'accroupis derrière, et, déboutonnant mon grand paletot, j'y fourrai mon bébé, qui s'y réfugia en me serrant de bien près. Mon chien vint se mettre dans mes jambes, et Bébé, ainsi abrité par ses deux amis, commença à sourire du fond de sa cachette. Je l'apercevais par une ouverture et je lui disais :

— Eh bien ! petit homme es-tu bien ?

— Oui, papa chéri.

Je sentais ses deux bras qui me serraient la taille. — J'étais plus mince qu'à l'heure qu'il est, et je voyais bien qu'il m'était reconnaissant de lui servir de toit.

A travers l'ouverture, il tendit ses petites lèvres, et j'approchai les miennes.

— Est-ce qu'il pleut encore dehors, petit père.

— Voilà que c'est bientôt fini, mon camarade.

— Déjà ! j'étais si bien dans toi.

Comme tout cela vous reste au cœur. — C'est peut-être niaiserie que de raconter ces petits bonheurs-là, mais qu'il est doux de s'en souvenir !

Nous rentrâmes à la maison, crottés comme des barbets, et nous fûmes grondés d'importance. Mais quand le soir fut venu, que Bébé fut couché et que j'allai l'embrasser et le chatouiller un peu, — c'était notre habitude, — il m'entoura le cou de ses deux bras et me dit dans l'oreille :

— Quand il pleuvra, nous irons encore, dis ?

DE LA CUISINE.

L'osmazôme se retire surtout des animaux adultes à chairs rouges, noires, et qu'on est convenu d'appeler chairs faites ; on n'en trouve point ou presque point dans l'agneau, le cochon de lait, le poulet, et même dans le blanc des plus grosses volailles : c'est par cette raison que les vrais connaisseurs ont toujours préféré l'entre-cuisse ; chez eux, l'instinct du goût avait prévenu la science.

PRINCIPE DES ALIMENTS. La fibre est ce qui compose le tissu de la chair et ce qui se présente à l'œil après la cuisson. La fibre résiste à l'eau bouillante, et conserve sa forme, quoique dépouillée d'une partie de ses enveloppes. Pour bien dépecer les viandes, il faut avoir soin que la fibre fasse un angle droit, ou à peu près, avec la lame du couteau : la viande ainsi coupée a un aspect plus agréable, se goûte mieux, et se mâche plus facilement.

Les os sont principalement composés de gélatine et de phosphate de chaux.

La quantité de gélatine diminue à mesure qu'on

avance en âge. A soixante-dix ans, les os ne sont plus qu'un marbre imparfait ; c'est ce qui les rend si cassants, et fait une loi de prudence aux vieillards d'éviter toute occasion de chute.

L'albumine se trouve également dans la chair et dans le sang ; elle se coagule à une chaleur au-dessous de 40 degrés : c'est elle qui forme l'écume du pot au feu.

La gélatine se rencontre également dans les os, les parties molles et cartilagineuses ; sa qualité distinctive est de se coaguler à la température ordinaire de l'atmosphère ; deux parties et demie sur cent d'eau chaude suffisent pour cela.

La gélatine est la base de toutes les gelées grasses et maigres, blancs-mangers, et autres préparations analogues.

La graisse est une huile concrète qui se forme dans les interstices du tissu cellulaire, et s'agglomère quelquefois en masse dans les animaux que l'art ou la nature y prédispose, comme les cochons, les vo-

lailles, les ortolans et les becfigues ; dans quelques uns de ces animaux, elle perd son insipidité, et prend un léger arôme qui la rend fort agréable.

Le sang se compose d'un sérum albumineux, de fibrine, d'un peu de gélatine et d'un peu d'osmazôme ; il se coagule à l'eau chaude, et devient un aliment très nourrissant (*v. g.* le boudin.)

Tous les principes que nous venons de passer en revue sont communs à l'homme et aux animaux dont il a coutume de se nourrir. Il n'est donc point étonnant que la diète animale soit éminemment restaurante et fortifiante ; car les particules dont elle se compose, ayant avec les nôtres une grande similitude et ayant déjà été animalisées, peuvent facilement s'animaliser de nouveau lorsqu'elles sont soumises à l'action vitale de nos organes digesteurs.

RÈGNE VÉGÉTAL. 29.—Cependant le règne végétal ne présente à la nutrition ni moins de variétés ni moins de ressources.

La fécule nourrit parfaitement, et d'autant mieux qu'elle est moins mélangée de principes étrangers.

On entend par fécule la farine ou poussière qu'on peut obtenir des graines céréales, des légumineuses et de plusieurs espèces de racines, parmi lesquelles la pomme de terre tient jusqu'à présent le premier rang.

La fécule est la base du pain, des pâtisseries et des purées de toute espèce, et entre ainsi, pour une très grande partie, dans la nourriture de presque tous les peuples.

On a observé qu'une pareille nourriture amollit la fibre et même le courage. On en donne pour preuve les Indiens, qui vivent presque exclusivement de riz, et qui sont soumis à quiconque a voulu les asservir.

Presque tous les animaux domestiques mangent avec avidité la fécule, et ils en sont, au contraire, singulièrement fortifiés, parce que c'est une nourriture plus substantielle que les végétaux secs ou verts qui sont leur pâture habituelle.

Le sucre n'est pas moins considérable, soit comme aliment, soit comme médicament.

Cette substance, autrefois reléguée aux Indes ou aux colonies, est devenue indigène au commencement de ce siècle. On l'a découverte et suivie dans le raisin, les navets, la châtaigne, et surtout la betterave ; de sorte que, rigoureusement parlant, l'Europe a pu, sous ce rapport, se suffire et se passer de l'Amérique ou de l'Inde. Comme il y a lieu d'espérer que le Canada fera bientôt. C'est un service éminent que la science a rendu à la société, et un exemple qui peut avoir dans la suite des résultats plus étendus.

Le sucre, soit à l'état solide, soit dans les diverses plantes où la nature l'a placé, est extrêmement nourrissant ; les animaux en sont friands ; et les Anglais, qui en donnent beaucoup à leurs chevaux de luxe, ont remarqué qu'ils en soutiennent bien mieux les diverses épreuves auxquelles on les soumet.

(A CONTINUER.)

DE LA PHYSIOGNOMIE.

(Suite.)

VIII.

PHYSIONOMIE DES AGES.

Chaque mortel porte avec lui son acte de naissance.

Les révolutions physiques que l'âge suscite dans le corps, laissent des traces ineffaçables sur la face, en décomposent sa forme, son volume, sa couleur, sa consistance.

L'enfant a la face courte, large, ramassée, le front saillant, les joues grasses et lisses, les lèvres fraîches et vermeilles, la peau tendue, douce et rosée, tous les contours arrondis et gracieux.

Chez l'adolescent, les os de la face reçoivent un notable développement ; le nez se dessine ; les joues s'allongent ; un léger duvet commence à poindre ; le regard prend de l'assurance et du caractère ; les couleurs s'effacent quelque peu ; la physionomie acquiert de l'expression, et les sensations ébauchent déjà les empreintes dont, plus tard, la face sera sillonnée.

Dès qu'on devient homme, les traits, alors dans tout leur développement, sont plus prononcés, mais moins mobiles. La physionomie accusée, à cette

époque de la vie, tous les indices de la nation, de la famille, du tempérament et du caractère. Si les formes sont moins douces, elles sont plus belles, et elles se conservent plus ou moins longtemps dans leur pureté et dans leur conservation, selon la vivacité des passions et les chances de la vie.

La physionomie du vieillard s'éteint ; ses traits s'endurcissent ; la peau se sèche et se ride ; ses yeux perdent leur éclat et leur vivacité ; ses traits s'affaiblissent ; ses formes deviennent anguleuses, et toute sa face manque de force et de mobilité.

La mort enfin détruit entièrement l'expression de la physionomie. Mais il est à remarquer que les visages de morts, — quelques heures après le décès, — et selon la maladie à laquelle ils ont succombé, — ont un dessin plus précis, mieux proportionné, plus symétrique plus homogène et plus noble.

N'y aurait-il pas une physionomie fondamentale commune à tous les hommes, physionomie troublée, emportée par le flux et le reflux des événements et des passions, mais qui, peu à peu, se rétablit par le repos de la mort, comme l'eau troublée redevient limpide lorsqu'elle reste sans être remuée ?



LE COLÉRIQUE.

IX

PHYSIONOMIE DES TEMPÉRMENTS.

De même que chaque mortel a sa propre forme et sa propre physionomie, de même chaque corps humain, ou plutôt chaque corps en général, est composé, d'après des règles fixes, de différents ingrédients, homogènes et hétérogènes, et il est incontestable que dans la haute sagesse de Dieu il existe, pour chaque être, une formule de préparation, une ordonnance particulière qui détermine la durée de sa vie, le genre de sa sensibilité et de son activité, d'où il suit que chaque corps a son propre tempérament individuel, son propre degré d'irritabilité et d'élasticité.

Il est également incontestable que l'humidité, la sécheresse, la chaleur et le froid, sont les quatre qualités principales du corps et que ces qualités ont pour base l'eau, la terre, le feu, et l'air.

De là naissent naturellement quatre tempéraments principaux : le colérique, où la chaleur domine ; le flegmatique, où l'humidité l'emporte ; le sanguin, où l'air est plus puissant ; le mélancolique, où la terre prévaut. C'est à-dire que l'élément dominant est celui dont il entre le plus d'ingrédients dans la composition de la masse du sang et de la séve des nerfs, et ils s'y infusent en substances infiniment subtiles et presque volatiles, qui exercent une action directe sur le moral.

Toutefois, en admettant ce système rationnel, il faut convenir que ces quatre éléments principaux étant susceptibles de changements et de mélanges à l'infini, il en résulte plusieurs tempéraments dont le principe dominant sera souvent très-difficile à reconnaître, d'autant plus que le concours et l'attraction réciproque de ces éléments peuvent aisément produire ou détacher une nouvelle puissance prédominante, et si variée, si compliquée peut-être qu'aucune des dénominations reçues ne lui conviendra. Puis, en outre, n'existe-t-il pas dans la Nature quantité d'éléments ou de substances qui peuvent servir à la composition des corps et qui ne sont proprement ni eau, ni air, ni feu, ni terre ? Substances dont on ne tient pas assez compte dans les théories des tempéraments, et qui, cependant, occupent une place très-réelle dans la Nature. Tels sont, par exemple, l'huile, le mercure, l'éther, le fluide électrique, le fluide magnétique, etc. Supposez seulement trois ou quatre de ces nouveaux éléments, — il

peut en exister des centaines, — combien alors en produiront-ils pas de nouvelles classes de tempéraments et qu'elle multitude de subdivisions n'en naîtra-t-il pas ?

Mais puisque la Science, en fait de tempéraments, n'a pas encore été au delà du connu, renfermons



LE FLEGMATIQUE.



LE SANGUIN.

notés dans les quatre tempéraments qu'elle a classés et déterminés, et donnons-en l'explication physiognomonique.

Tous les contours du profil du visage ou du corps humain en général, présentent des lignes caractéristiques que l'on peut considérer de deux manières différentes : suivant leur nature intérieure et d'après leur position. Leur nature intérieure est de deux sortes : droite ou courbée ; l'extérieure est : perpendiculaire ou oblique. L'une et l'autre ont plusieurs subdivisions qu'il est facile de classer. Au surplus les tempéraments sont reconnaissables dans de simples contours, sans couleur, sans vie et sans regard même, quoiqu'il ne faille pas exclure du diagnostic des tempéraments l'expression significative du regard humain.

Le tempérament colérique porte le sourcil épais, la pointe du nez anguleuse, les lèvres minces, mais son caractère distinctif réside dans l'œil, soit que le globe s'avance ou qu'il laisse apercevoir beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle ; soit que la paupière supérieure se retire au point qu'elle disparaît à mesure que l'œil s'ouvre, ou que l'œil enfin soit très-enfoncé que les contours en soient déterminés, fermes et non arrondis. Ajoutez à ces signes un regard vif et assuré, un teint

brun ou jaunâtre, les cheveux noirs ou bruns, rudés et bien plantés, et de belles dents.

Les contours du *flegmatique* sont lâches, émoussés, pendants et peu tendus; ceux des yeux sont voûtés. La lèvre inférieure en saillie est un signe toujours caractéristique, car c'est un effet de l'abondance et non du manque des humeurs. Le regard du flegmatique manque de vivacité et son teint de coloris; ses cheveux sont blonds ou châains, rares souvent et presque toujours plats; ses dents irrégulières sont d'une nuance bleuâtre.

L'homme *sanguin* a le visage plein, le teint fleuri, les lèvres fraîches et vivement colorées, de belles dents placées avec ordre. Ses cheveux blonds ou d'un châain clair sont presque toujours touffus. Ses yeux le plus souvent bleus, expriment la gaieté, le penchant aux plaisirs et une aimable insouciance. Ainsi l'ensemble de cette physionomie est empreint de franchise, de bonheur et de volupé.

Le *mélancolique* se reconnaît principalement à son nez qui s'incline vers sa bouche presque toujours fermée. Ses narines sont petites; ses lèvres minces, et l'inférieure saillante; son menton est petit, ni trop émoussé, ni trop charnu. Il a le front sillonné de petits plis en sens opposé, les cheveux bruns et clair semés, le regard triste et ordinairement baissé, les joues creuses, le teint blême et les traits doués d'une excessive mobilité. Il est rare que ses dents soient blanches et bien rangées.

Des études de tous les physionomistes sur les divers tempéraments, il résulte des prescriptions suivantes.

Évitez, autant que possible, d'établir des relations immédiates entre deux tempéraments contraires et ménagez toujours l'intervention d'un troisième qui



LE MÉLANCOLIQUE.

les contre-balance. Ainsi un homme colère ne doit pas traiter avec un autre colère, sans le secours d'un flegmatique-sanguin; un sanguin se gâtera en se liant avec quelqu'un qui le sera autant que lui, et un tempérament très-colère fatiguera le flegmatique jusqu'à l'épuiser, en excitant en lui une trop grande tension. Gardez-vous aussi de rapprocher le sanguin du mélancolique, et ne mettez jamais celui-ci à côté d'un colère, sans leur donner pour médiateur un sanguin-flegmatique.

Le colère-mélancolique est le plus enclin à l'amitié et le sanguin-flegmatique le plus propre au mariage.

(A CONTINUER.)

NOUVELLES DIVERSES.

La célébration du mariage du duc d'Edimbourg avec la grande-duchesse Marie Alexandrovna, doit avoir lieu au mois de mars de l'année prochaine, à Saint-Pétersbourg.

Les carlistes ont mis le siège devant Bilboa. L'épouse de Don Carlos est allée le rejoindre dans le camp, et elle partagera tous les dangers et les fatigues de ses partisans.

Les dépêches de Vienne et de Berlin signalent l'existence du choléra dans l'Europe orientale. Les journaux anglais se préoccupent de la possibilité de voir apparaître en Occident le terrible fléau, et l'un d'eux, le *Morning Post*, indique à ses lecteurs la prescription suivante, qui fut adoptée en 1866 par le collège des médecins de Philadelphie, et qui est regardée en Amérique comme le meilleur remède contre le choléra :

Laudanum,	60 grammes.
Esprit de camphre,	60 —
Teinture de piment,	15 —
Teinture de gingembre,	30 —
Essence de menthe,	60 —

S'il est impossible de se procurer l'anodin d'Offman, il faut mettre 30 gr. d'éther, — mêler le tout, remuer chaque fois qu'on veut s'en servir, en prendre ou en donner de 10 à 25 gouttes, suivant l'âge du malade et la violence du mal — en reprendre après chaque demi-heure jusqu'à la cessation complète des symptômes.

Dans un cas désespéré, il faut en avaler de suite une demi-cuillerée, mêlée à une égale quantité d'eau. Après cela, le malade devra rester couché sur le dos pour permettre au remède d'agir avec efficacité. Il est prudent d'en avoir toujours dans la poche un petit flacon et quelques morceaux de sucre, qu'on en imbibe et qu'on avale en cas d'attaque subite.